

Culture & Savoirs

LITTÉRATURE

Quand la mémoire s'invente au fil de l'eau

Rencontre avec Emmanuelle Pagano qui publie *Ligne & fils*, premier volet d'une trilogie, dans lequel elle s'attache, notamment, à prendre avec force le parti pris des choses.

Est-ce que votre livre, visiblement enraciné dans une réalité géographique, contient aussi une réalité familiale? Peut-on dans ce cas parler de roman? Qu'inventez-vous à partir de cette réalité scrupuleusement rendue?

EMMANUELLE PAGANO Une réalité géographique, oui, mais pas familiale: mes grands-parents et mes arrière-grands-parents étaient tous paysans, il n'y a aucun industriel du textile dans ma famille, et d'ailleurs ils n'ont jamais habité en Ardèche. Il y a cependant quelque chose de très biographique dans ce roman. Petite, j'habitais avec mes parents près de La Baume. Adulte, je suis revenue dans une vallée voisine, et j'ai découvert les moulinages (séries d'opérations qui comprennent le dévidage, le doublage et la torsion que l'on fait subir à la soie grège pour la transformer en fils - NDRL) en emmenant ma fille à ses cours de hip-hop qui étaient donnés dans une ancienne fabrique transformée en centre de danse. Tout autour, il y avait tous les réseaux des béals (étroits canaux d'irrigation - NDRL), je me suis baladée en suivant l'eau, et j'ai compris que j'allais travailler sur ces bâtis. Pour rendre scrupuleusement (et c'est bien le terme, je voulais être au plus près) cette réalité, j'ai beaucoup enquêté, je me suis documentée. J'ai donc rencontré ces métiers dans un cadre familial (en accompagnant donc ma fille à son cours), mais pas du tout celui décrit par le roman... et ils sont devenus une réalité romanesque, puisque c'est en écrivant et même pour écrire, que je les ai explorés. On peut vraiment parler de roman: je crois que si je n'avais pas été romancière, je ne les aurais même pas découverts...

Enfin, je me suis intéressée aux moulinages plus qu'à la filature car le mouvement de torsion de la soie sur elle-même, pour la consolider, était une image qui me permettait, je ne sais pas encore pourquoi, de parler de la mort fantasmée du nouveau-né. Cette histoire-là n'a rien à voir avec ce lieu, ce temps, ce métier, mais il me semblait qu'ils allaient pouvoir l'accueillir.

La recherche de l'origine familiale passe ici par une remontée - ou une descente - de



LA ROMANCIÈRE RECRÉE TOUT UN UNIVERS, LA VIE DANS L'USINE, CE PUR PRODUIT « D'UN CAPITALISME PATERNALISTE » QUI EXPLOITAIT PAR CENTAINES DES PETITES MAINS. PHOTO P. MATSAS/OPALE/LEEMAGE

la rivière. Quel rôle attribuez-vous à cet élément liquide qui circule tout au long du récit?

EMMANUELLE PAGANO La rivière tient vraiment le premier rôle, tout comme la montagne dans les *Adolescents troglodytes*. Jamais dans mes livres les éléments du paysage ne sont des décors, les personnages entrent dans un rapport intime avec eux. Et si la rivière est, comme l'est sans doute toute eau, une matrice pour mes personnages, engendrant la mémoire, transportant toutes leurs histoires de famille, si elle donne naissance à la narration, elle est, pour moi, masculine (c'est pour cela qu'elle donne le nom, l'hydronyme). La narratrice

est issue d'une longue lignée, avec, du côté maternel, toute l'industrie du moulinage, dirigée par l'arrière-grand-mère, et, du côté paternel, la rivière.

On est frappé à la lecture de votre livre par le caractère extrêmement concret de votre écriture. Est-ce qu'on peut aller jusqu'à dire que vous prenez le « parti pris des choses », comme disait Francis Ponge?

EMMANUELLE PAGANO Oui, j'ai réalisé, il y a peu de temps, le lien entre prose et prosaïque: j'écris en prose parce que je suis très prosaïque, et même « matérialiste », pas dans un sens de possession d'objets, mais d'intérêt pour la matérialité des objets,

des végétaux, des minéraux. Étrangement, plus je m'attache à ce concret-là, plus il me semble toucher à quelque chose d'immatériel, quelque chose d'essentiel, comme si l'essence des choses était dans leur matière. Et puis, je ne suis pas très à l'aise avec la psychologie des personnages, alors j'essaie de faire passer des émotions, des sensations, des sentiments même, dans le contact avec les objets, l'insertion et l'immersion dans le paysage, parfois avec de simples ricochets sur la rivière.

« Si la rivière est une matrice pour mes personnages, engendrant la mémoire, si elle donne naissance à la narration, elle est, pour moi, masculine. »

Il est très souvent fait allusion, dans le corps du texte, à la photographie. Pratiquez-vous cet art ou s'agit-il d'un amour délibéré de l'observation?

EMMANUELLE PAGANO J'ai voulu rendre une sorte d'hommage à un photographe dont je connais bien le travail. Il y a aussi, bien sûr, la pratique de l'observation, qui me semble être une condition pour écrire (une condition nécessaire, mais aussi une mise en condition), et certaines photos décrites ne sont que la transcription de mes propres observations, voire contemplations, jamais photographiées, mais consignées.

C'est le premier volet d'une trilogie. Allez-vous remonter le temps dans les deux prochains volumes pour explorer en quelque sorte une dynastie familiale?

EMMANUELLE PAGANO Je change de famille à chaque volume, et je change de rive. Mais il y a toujours une histoire de famille, une rive, un plateau. Le deuxième volume se déroulera au bord d'un lac de barrage, avec une histoire qui m'amène jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Il y est question de lait, de vignes et d'eau bien sûr (et encore du manque d'eau), mais aussi de facture d'orgue et de médecine ●●●

Culture & Savoirs

*** Quand la mémoire s'invente au fil de l'eau

alternative. Dans le troisième volume, je vais au bord de la Méditerranée, dans des marais, et sur le plateau du Golan.

On sent que tout ce que vous dites sur le métier de la soie, sur la fabrication de ce tissu de luxe est fort documenté. Vous dites dans le livre que l'arrière-grand-mère maternelle de la narratrice, que je suppose être la vôtre, tenait « un journal de l'eau ». Question indiscrette : avez-vous repris mot pour mot certaines de ses observations ?

EMMANUELLE PAGANO Le journal de l'eau n'existe pas. Mais je suis assez contente que l'on puisse penser qu'une de mes arrière-grands-mères, que je n'ai jamais connues, qui ne parlaient pas la même langue que moi (jusqu'à mes grands-parents inclus, on parlait occitan), puisse avoir tenu ce journal. D'ailleurs, ce journal, écrit à l'encre communicative, c'est un peu le livre lui-même, et l'arrière-grand-mère souveraine, c'est moi, l'écrivain, celle qui voudrait communiquer, être entendue, qui croit tout dominer en écrivant, qui croit tout savoir et qui voudrait, par ce savoir-là, posséder jusqu'au courant de la rivière...

L'étrange dans votre livre, c'est qu'il s'agit de dominer la nature dans une époque où on s'aperçoit que l'avoir trop dominée lui fait beaucoup de mal...

EMMANUELLE PAGANO Dans mes textes, je ne crois pas qu'il s'agisse de dominer la nature, mais d'entrer en interaction avec elle. Quand on a l'impression qu'elle a été trop dominée, c'est que l'échange s'est mal fait. Ce qui me touche, ce n'est pas la nature brute, mais la nature travaillée par l'homme, les terrasses pour les cultures, les barrières en pierre pour contenir les moutons. Ma trilogie est une « Trilogie des rives » : le lieu où l'homme et l'eau se rencontrent.

« Je change de famille à chaque volume, et je change de rive. Il y a toujours une histoire de famille, une rive, un plateau. »

Ce livre, dont le texte (le tissu) fourmille de métaphores concrètes, témoigne d'une véritable recherche dans l'écriture. Écrivez-vous vite ou lentement ? Raturez-vous beaucoup ? Et surtout, écrivez-vous dans la continuité d'une perfection souhaitée ou retravaillez-vous un premier jet hâtif ?

EMMANUELLE PAGANO Je passe environ deux ou trois ans sur un livre (mais j'ai toujours plusieurs livres en cours) : un à deux ans de recherches (repérages, prises de notes, enregistrements, entretiens avec des personnes), c'est la phase que je préfère, et un an d'écriture à proprement parler, avec des versions sans cesse remaniées (entre 15 et 20) par livre, et beaucoup de modifications ponctuelles dans chacune de ces versions, jamais de premier jet hâtif, mais des textes laborieux, épuisants... ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ

C'est tout un monde dans la soie

CRITIQUE L'art de remonter le temps sans négliger le travail des hommes.

LIGNE & FILS, d'Emmanuelle Pagano. POL, 208 pages, 15 euros.

Emmanuelle Pagano vient donc d'achever le premier volet d'une « Trilogie des rives » qui prend sa source là où l'homme et l'eau se rencontrent. La véritable héroïne de ce roman aux accents pongiens, c'est l'eau qui entretient avec l'homme « un rapport toujours défaillant » (Bachelard). Sans jamais perdre le fil, Emmanuelle Pagano tisse deux histoires en parallèle. Celle d'une mère au chevet de son fils de seize ans, plongé dans un coma éthylique et qui, lorsqu'il n'était qu'un nouveau-né, faillit mourir de soif parce qu'elle ne sut pas le nourrir de son propre lait, ce fluide idéal.

Un amour des êtres et des choses

L'autre narration remonte le courant de la branche maternelle de celle qui dit « je » dans le texte, des industriels du textile à la tête d'une fabrique de soie située au fond d'une vallée d'Ardeche, en bordure de la rivière nommée la Ligne. La romancière a mis en œuvre un sens de l'observation extrêmement aigu. C'est tout un passé qui

jaillit, celui des moulinsages, avec ces types humains de jadis comme l'aïeul à l'ouïe si fine qu'il repérait à l'oreille les dysfonctionnements des machines ; la vie dans l'usine, ce pur produit « d'un capitalisme paternaliste » qui exploitait par centaines des petites mains ; le quotidien des ouvrières, pour la plupart filles de paysans devenues fileuses, noueuses, capileuses, batteuses ; les tâches à accomplir avant de pouvoir assembler les fils de soie : « étouffer les chrysalides emprisonnées dans leur cocon », supporter cette odeur de « décomposition des insectes domestiqués, milliers de cadavres de petites larves flottant dans les bassines ». L'eau, bien sûr, est omniprésente, qui fait tourner les turbines et demeure intraitable lorsqu'elle sort de ses gonds pour engrosser le bord des rives. D'où ces écluses, ces barrages, ces digues. Certains personnages ont une densité de plomb, d'autres échappent à toute prise comme s'ils étaient faits d'eau.

Emmanuelle Pagano se passionne pour la matérialité des choses. Pas d'éclats d'écriture superflus, mais avant tout un amour des êtres et des choses qui, grâce au capital métaphorique de la langue, seul critère stable, nous permet de réapprendre à voir, à toucher, à éprouver le tissu d'un passé quasi disparu. ● M. S.



L'AUTEURE « RECONSTITUE SON PROPRE PUZZLE INTIME ». PHOTO F. CIROUSS. LEONG HO/PHOTOALTO/IMAGEFORUM

ROMAN

Celle qui dit toutes les femmes ou presque

Sylvie Gracia, au travers d'une suite d'évocations fouillées, parvient à une tentative d'autoportrait biaisé du féminin.

MES CLANDESTINES, de Sylvie Gracia. Éditions Jacqueline Chambon, 272 pages, 22 euros.

Auteur de six fictions, Sylvie Gracia d'une plume sensuelle emplit d'images concrètes, d'atmosphères et d'odeurs s'essaie de biais à des portraits de femmes. Jeunes, vieilles, avec ou sans enfants, amies de longue date ou pas. Mis en place dans ce livre sans chronologie, ces portraits lui permettent de « reconstituer son propre puzzle intime » puisqu'elle cherche en chacune, avec bienveillance, ce qui la constitue « irrédûctiblement ».

Une broderie fine à petits points serrés

La romancière porte sur ses contemporains un regard juste et précis, sororal, jamais niais. « De leur ridicule, je ne faisais pas l'économie », écrit-elle, « sentimentalité, dépendance, hystérie sexuelle, haine de soi, victimisation, possessivité à l'égard des enfants et des hommes, irrationalité, préciosité. » Elle croit néanmoins à la « complicité féminine », à une « communauté loyale et reconfortante » lorsqu'elle précise : « Dans chaque femme, une femme se reconnaît, alors que les hommes. Les hommes ne se reconnaissent pas dans l'autre, ils se mesurent entre eux. » Elle note encore : « Les mots ne passent pas leurs dents, parfois,

aux hommes, il faut les extirper à coups de malheurs, à coups de cris. »

Sylvie Gracia réalise, de son propre aveu, une broderie fine à petits points serrés, une série d'« ouvrages féminins », tirés des émotions premières ressenties auprès de chacune. La romancière observe scrupuleusement son monde, aux confins parfois du voyeurisme. Ne dit-elle pas : « Je mate ? Il y a Tamina, son « miroir inversé », vingt ans de moins qu'elle, avec qui elle se saoule à mort. Dans le métro, elle

croise une femme voilée qui lui adresse, du bout de son pied nu aux ongles vernis, un signe d'intelligence. Elle rencontre Camille Moravia, femme de trente ans, qui s'invente sur le Net une « identité flottante ». Leur premier rendez-vous, lors d'un « anniversaire de trentenaires », sonne comme un rappel à l'ordre : voir en elle, celle « que je n'étais plus, que je n'avais jamais été, femme, trente-sept ans, sexuelle, gentille, provocante, féministe (...) ». Sylvie Gracia évoque de biais Annie Ernaux (« L'œuvre aux prises de la vie ») dont l'écriture la nourrit depuis des années. Le livre renferme encore un portrait de sa mère comme on parvient enfin à « parler nu » en cadrant « toujours plus serré pour faire la netteté ». On dirait que le but essentiel de Sylvie Gracia est, en servant ces femmes, d'en quêter en retour des témoignages d'affection. ● M. S.

SYLVIE GRACIA EST ÉDITRICE AUX ÉDITIONS DU ROUERGUE OÙ ELLE DIRIGE « LA BRUNE » AINSI QUE DEUX COLLECTIONS DE ROMANS POUR LA JEUNESSE.